

YANNICK HAENEL

JAN KARSKI

roman

nrf

GALLIMARD

NOTE

Les paroles que prononce Jan Karski au chapitre 1^{er} proviennent de son entretien avec Claude Lanzmann, dans *Shoah*.

Le chapitre 2 est un résumé du livre de Jan Karski, *Story of a Secret State* (Emery Reeves, New York, 1944), traduit en français en 1948 sous le titre *Histoire d'un État secret*, puis réédité en 2004 aux éditions Point de mire, collection « Histoire », sous le titre *Mon témoignage devant le monde*.

Le chapitre 3 est une fiction. Il s'appuie sur certains éléments de la vie de Jan Karski, que je dois entre autres à la lecture de *Karski, How One Man Tried to Stop the Holocaust* de E. Thomas Wood et Stanislas M. Jandowski (John Wiley & Sons, New York, 1994). Mais les scènes, les phrases et les pensées que je prête à Jan Karski relèvent de l'invention.

Qui témoigne pour le témoin ?

PAUL CELAN

C'est dans *Shoah* de Claude Lanzmann. Vers la fin du film, un homme essaye de parler, mais n'y arrive pas. Il a la soixantaine et s'exprime en anglais ; il est grand, maigre, et porte un élégant costume gris-bleu. Le premier mot qu'il prononce est : « *Now* » (Maintenant). Il dit : « Je retourne trente-cinq ans en arrière », puis tout de suite il panique, reprend son souffle, ses mains s'agitent : « Non, je ne retourne pas... non... non... » Il sanglote, se cache le visage, brusquement se lève et sort du champ. La place est vide, on ne voit plus que des rayonnages de livres, un divan, des plantes. L'homme a disparu. La caméra le cherche : il est au bout d'un couloir, penché sur un lavabo, il se passe de l'eau sur le visage. Tandis qu'il revient à sa place, son nom apparaît à l'écran : « JAN KARSKI (USA). » Et puis, au moment où il s'assied : « Ancien courrier du gouvernement polonais en exil. » Ses yeux sont très bleus, baignés de larmes, sa bouche est humide. « Je suis prêt », dit-il. Il commence à parler au passé, au passé simple même — comme dans un livre : « Au milieu de l'année

1942, je décidai de reprendre ma mission d'agent entre la Résistance polonaise et le gouvernement polonais en exil, à Londres. » Cette manière de commencer le récit le protège de l'émotion : on se croirait au début de Dante, mais aussi dans un roman d'espionnage. Il explique que les leaders juifs, à Varsovie, ont été avertis de son départ pour Londres, et qu'une rencontre a été organisée « hors du ghetto », dit-il. On comprend tout de suite que c'est de ça qu'il va parler : du ghetto de Varsovie. Il dit qu'ils étaient deux : l'un responsable du Bund, c'est-à-dire du Parti socialiste juif, l'autre responsable sioniste. Il ne dit pas les noms, il ne dit pas où a lieu la rencontre. Ses phrases sont courtes, directes, entourées de silence. Il dit qu'il n'était pas préparé à cette rencontre. Qu'à l'époque il était très isolé par son travail en Pologne. Qu'il était peu informé. Chacune de ses paroles garde trace de cet empêchement qu'il a eu au début, lorsqu'il est sorti du champ. On dirait même qu'elles sont fidèles à l'impossibilité de parler. Jan Karski ne peut pas occuper cette place de témoin à laquelle on l'assigne, et pourtant il l'occupe, qu'il le veuille ou non. Sa parole s'est brisée d'entrée de jeu parce que, précisément, ce qu'il a à dire ne peut se dire qu'à *travers une parole brisée*. De nouveau, Jan Karski dit : « *Now* » (Maintenant) : « Maintenant, comment vous raconter ? » Pour se persuader qu'il est bien vivant, qu'il est hors d'atteinte, il rectifie à nouveau sa première phrase : « Je ne reviens pas en arrière. » C'est une phrase qu'il va répéter souvent pendant l'entretien : « Je ne retourne pas à mes souvenirs. Je suis ici. Même maintenant je ne veux pas... » Il vou-

drait se prémunir contre ses propres paroles, contre ce qu'elles vont révéler. Il ne veut pas que ses paroles l'exposent une fois de plus à l'objet de son récit ; il ne veut pas revivre ça. C'est pourquoi il insiste tant sur la distance : « Je n'en étais pas, dira-t-il. Je n'appartenais pas à cela. » Jan Karski dit que les deux hommes lui décrivent « ce qui arrivait aux Juifs ». Il répète qu'il n'était pas au courant. Ils lui expliquent, dit-il, qu'Hitler est en train d'exterminer le peuple juif tout entier. Il s'agit non seulement des Juifs polonais, mais des Juifs de toute l'Europe. Les Alliés combattent pour l'humanité, lui disent-ils : mais ils ne doivent pas oublier que les Juifs vont être totalement exterminés en Pologne. La bouche de Jan Karski grimace, ses mains semblent implorer, comme si à cet instant il s'identifiait aux deux leaders juifs, comme si, en parlant, il prenait leur place. Il les décrit arpentant la pièce : « Ils se brisaient. » Il dit qu'« à plusieurs reprises, au cours de la conversation, ils ne se maîtrisèrent plus ». Exactement comme lui, Jan Karski, face à la caméra de Claude Lanzmann. Mais en 1942, on lui parlait ; il demeurait immobile sur une chaise : il ne posait pas de questions, ne faisait qu'écouter. Trente-cinq ans plus tard, c'est lui qui parle : il répète ce que les deux leaders juifs lui ont dit. Ils avaient perçu son ignorance, dit-il, et après qu'il eut accepté d'emporter leurs messages, ils ont commencé à l'informer sur leur situation. Claude Lanzmann lui demande alors s'il savait que la plupart des Juifs de Varsovie avaient déjà été tués. Jan Karski dit qu'il savait : « Je savais, mais je n'avais rien vu. » Il dit qu'aucun récit ne lui en avait été fait : « Je n'avais jamais

été là-bas, dit-il. Les statistiques, c'est une chose... Des centaines de milliers de Polonais aussi avaient été tués, de Russes, de Serbes, de Grecs, nous savions cela. C'était statistique ! » Qui savait ? Et jusqu'où ? « On » savait — mais qui est ce « on » ? Jan Karski « savait » sans savoir — c'est-à-dire qu'il ne savait rien. Car sans doute ne sait-on rien tant qu'on n'a pas vu, et c'est précisément ce que va raconter Jan Karski. Car les deux émissaires l'invitent à voir de ses propres yeux ce qui se passe dans le ghetto de Varsovie, ils lui proposent d'organiser pour lui une visite. Le leader du Bund lui demande de « faire un rapport oral » aux Alliés. « Je suis certain, dit-il à Jan Karski, que vous serez plus convaincant si vous êtes à même de leur dire : "Je l'ai vu de mes yeux." » À plusieurs reprises, la caméra s'approche du visage de Jan Karski. Sa bouche parle, on entend sa voix, mais ce sont ses yeux qui savent. Le témoin, est-ce celui qui parle ? C'est d'abord celui qui a vu. Les yeux exorbités de Jan Karski, en gros plan, dans *Shoah*, vous regardent à travers le temps. Ils ont vu, et maintenant c'est vous qu'ils regardent. Claude Lanzmann demande si les deux hommes insistaient sur le caractère absolument unique de ce qui était en train d'arriver aux Juifs. Oui, dit Jan Karski, selon eux, le problème juif était sans précédent, et ne pouvait être comparé au problème polonais, au problème russe, à aucun autre : « La situation juive n'a pas de précédent dans l'Histoire », voilà ce que lui ont dit les deux hommes. Et ainsi sont-ils arrivés à la conclusion que la réaction des Alliés doit, elle aussi, être sans précédent : « Si les Alliés ne prennent pas des mesures sans précédent, indé-

pendantes de la stratégie militaire, les Juifs seront totalement exterminés. » On comprend que les deux hommes veulent obtenir de Jan Karski qu'il avertisse les Alliés. Qu'il soit leur émissaire. Qu'il témoigne, à Londres, du sort des Juifs. Ainsi Jan Karski déclare-t-il, avec cette solennité livresque en laquelle il voit peut-être une protection : « Alors ils me délivrèrent leurs messages. » Dans son anglais d'émigrant polonais, dans son anglais international, Jan Karski dit exactement : « *Then they gave me messages.* » Les sous-titres traduisent par : « Alors ils me délivrèrent leurs messages. » On dirait une phrase de l'Ancien Testament : les anges viennent dire à celui qu'ils ont choisi ce qu'il doit entendre, afin que lui-même le fasse savoir. Lorsqu'il prononce cette phrase, Jan Karski devient le messager. « *Then they gave me messages* » : on entend bien le pluriel — il y a différents messages : « Pour les gouvernements alliés d'abord », « Pour le gouvernement polonais », « Pour le président de la République polonaise », « Pour les responsables juifs du monde entier », « Pour de grandes personnalités politiques et intellectuelles ». Approchez le plus de gens possible, disent-ils à Jan Karski, autant que vous pourrez. Jan Karski ne recourt plus seulement au discours indirect, il se met à transmettre directement les paroles des deux hommes, comme si c'était eux qui parlaient par sa bouche. Il ne s'exprime plus au passé, il révèle le message — il le transmet à Claude Lanzmann. En parlant il s'anime, sa main droite se lève, ses yeux sont baissés, parfois il les ferme, il se concentre. Réciter le message, sans doute l'a-t-il fait des dizaines de fois, trente-cinq ans ont

passé, il a déjà témoigné, ce sont des paroles qu'il a prononcées mille fois, qui ont tourné dans sa tête, et pourtant les voici, prononcées par Jan Karski comme elles sont sorties de la bouche des deux hommes au milieu de l'année 1942, prononcées au présent, directement, comme si c'était eux, les deux hommes, qui parlaient, et que lui, Jan Karski, s'effaçait. C'est justement à partir de là qu'on ne voit plus le visage de Jan Karski à l'écran. À partir du moment où il annonce qu'il va réciter le message, des images de la statue de la Liberté apparaissent. Les mots « NEW YORK » s'affichent à l'écran. On entend la voix de Jan Karski dire : « Le message : on ne peut pas permettre à Hitler de poursuivre l'extermination. Chaque jour compte. Les Alliés n'ont pas le droit de considérer cette guerre du seul point de vue militaire. Ils vont gagner la guerre, en agissant ainsi. Mais pour nous, à quoi bon la victoire ? Nous ne survivrons pas à cette guerre ! » Peut-être le réalisateur de *Shoah* désire-t-il qu'on entende le message sans que notre attention soit détournée par la personne qui le transmet ; qu'on entende le message tel qu'il a été prononcé à l'origine, comme si c'étaient les deux leaders juifs de Varsovie qui nous le confiaient, car Jan Karski délivre le message à Claude Lanzmann, c'est-à-dire au monde, comme il l'a délivré en 1942 au monde, c'est-à-dire aux Alliés : il le délivre comme doit le faire un messager, c'est-à-dire en s'effaçant derrière le message, en le faisant entendre à la voie directe, au présent, comme s'il sortait de la bouche des deux leaders juifs de Varsovie. Alors, tandis que Jan Karski répète le message qu'au nom du ghetto les deux